

Janusz Tazbir

LA CULTURE NOBILIAIRE EN POLOGNE AUX XVI^e - XVIII^e SIECLES

L'article a pour objet un thème vaste comme l'océan ; il couvre en effet près de trois siècles de notre histoire qui correspondent aux périodes combien importantes de la Renaissance, du Baroque et des Lumières. A l'étendue chronologique s'ajoute encore le facteur, non moins essentiel, de la portée territoriale de cette culture ; à l'intérieur des frontières du même Etat, en effet, se situaient les manoirs des nobles prussiens essaimés jusqu'à la Baltique et les demeures seigneuriales des confins orientaux, si-ses presque au bord de la mer Noire. Enfin, les influences de la culture nobiliaire, au sens de la force d'action de certains modèles de vie, voire même éthiques, rejaillissaient loin au-delà de cette couche et rayonnaient dans les pays limitrophes de la Pologne. Et si l'on considère encore l'abondance des sources qui ne peuvent se limiter aux manuscrits et aux oeuvres imprimées, mais englobent aussi (et cela dans un sens large) les manifestations de la culture plastique, il devient évident que, pendant longtemps encore, ce sujet restera un domaine intéressant d'études pour de nombreux chercheurs.

D'ores et déjà cependant les articles et les monographies consacrés à la culture nobiliaire composent une bibliothèque assez touffue. Sans parler des rééditions d'après-guerre de compendiums de base, tels que *Życie polskie w dawnych wiekach* (*La vie polonaise aux anciens siècles*) de Władysław Łoziński, *Dzieje kultury polskiej* (*Histoire de la civilisation polonaise*) d'Aleksander Brückner ou *Dzieje obyczajów w dawnej Polsce* (*Histoire des moeurs dans l'ancienne Pologne*) de Jan Stanisław Bystron, où sont surtout (quoique pas seulement) réunis les matériaux pour l'étude de la civilisation matérielle de la noblesse, les dernières années ont vu paraître un nombre important d'études

précieuses sur ce sujet. Leurs auteurs étaient, en plus des historiens, des spécialistes de l'histoire littéraire et des sociologues au sens strict du mot. Si, après tant d'éminents prédécesseurs, j'ose reprendre à nouveau ce sujet, le circonscrivant dans le cadre étroit — par la force des choses — d'un article, c'est que je désire me pencher sur un seul aspect de ce vaste problème, celui notamment de savoir quels éléments de la culture nobiliaire ont apparu être les plus durables (dans le bon comme dans le mauvais sens) dans la vie polonaise largement entendue des XIX^e et XX^e siècles.

Le titre même de l'article soulève certains doutes auxquels il convient de s'arrêter quelque peu. Tout d'abord, est-ce qu'au lieu de la culture nobiliaire il ne faudrait pas parler de la culture de l'ancienne Pologne tout court (compte tenu évidemment de ses courants les plus divers). Ce qui parlerait en faveur d'une telle présentation du problème c'est, d'une part, la crainte de procéder à une extraction quelque peu artificielle et schématique de la culture nobiliaire de l'ensemble de « la vie polonaise aux siècles passés », et, d'autre part, le phénomène qui se manifeste sur une grande échelle et que j'appellerais « osmose culturelle », cette osmose s'exprimant, entre autres, par l'adoption des costumes nobles par d'autres couches de la population, surtout les bourgeois aisés ou cossus (et plus volontiers encore leurs femmes); certains éléments de ce costume étaient même appropriés par les paysans. Dans une mesure incomparablement plus grande, ce phénomène se manifestait dans les moeurs ou le folklore littéraire. Tout cela cependant argue contre la possibilité de distiller à l'état pur la culture populaire et parle en faveur de la prépondérance de la culture nobiliaire.

La deuxième objection que l'on pourrait avancer contre la possibilité d'abstraire la culture nobiliaire, est de beaucoup plus grave; l'on sait, ne serait-ce qu'à partir des manuels scolaires, combien ambiguë était la notion de noblesse aux XVI^e - XVIII^e siècles. Le blason et les privilèges d'état étaient en effet le partage aussi bien des pauvres hobereaux des environs de Sieradz ou de Łęczyca, d'un niveau intellectuel très voisin de celui des paysans (qui parfois les surpassaient en fortune), que des magnats qui fréquentaient les universités françaises, allemandes

ou hollandaises et parlaient plusieurs langues. Mais, d'une part, c'est bien entre ces deux pôles opposés que se situait la culture de la couche moyenne des nobles. D'autre part, les représentants de la moyenne noblesse imitaient, dans la mesure de leurs moyens financiers, il va sans dire, le style de vie et même le costume des magnats.

Un autre doute que pourrait soulever le titre de l'article c'est le problème de savoir si c'était une culture nobiliaire polonaise, spécifique uniquement de notre pays et de notre nation, ou si, au contraire, elle constituait tout simplement un certain type de culture, propre — à l'époque féodale — à la couche dominante de tous les pays d'Europe. L'admirateur passionné du Baroque polonais Endre Angyal attirait déjà en son temps l'attention sur la ressemblance des goûts artistiques et du style de vie de la noblesse hongroise ou croate et de la noblesse polonaise, ce qu'il expliquait par le proche voisinage qui favorisait la connaissance réciproque des moeurs comme de la poésie¹. Mais enfin, dans la lointaine péninsule Ibérique, on ignorait presque tout de la Pologne, et dans la littérature espagnole du XVII^e siècle notre pays est la terre proverbiale du fantastique et du conte, située quelque part au-delà des monts et des mers. En dépit de cela, la noblesse y accusait une ressemblance extrême à la nôtre, tant sous le rapport de l'idéologie que du style de vie. Ici et là on justifiait l'expansion territoriale par la mission historique de défendre et propager le christianisme. La noblesse polonaise comme l'espagnole croyait en la supériorité de son code moral et de son style de vie par rapport aux moeurs et à l'éthique des autres couches de la population. Dans les deux pays, les professions indignes du noble englobaient une longue liste, et on n'y relève ni noblesse de robe ni *gentry* qui s'occuperait d'activité commerciale ou bancaire. Et l'on mésestimait généralement toute autre noblesse que la polonaise (*recte* espagnole).

Ces ressemblances entre la culture nobiliaire polonaise et espagnole, hongroise ou croate, résultaient, semble-t-il, davantage

¹ E. Angyal, *Barok polski a węgierski* [Le Baroque polonais et hongrois], in : *Studia z dziejów polsko-węgierskich stosunków literackich i kulturalnych*, Wrocław 1969, pp. 188 - 189 et 207.

d'une situation géopolitique analogue (rôle de rempart, traditions de lutte contre les musulmans), d'aspirations politiques semblables ou enfin d'un niveau rapproché de développement socio-économique, plutôt que de la connaissance de modèles différents et du désir de les imiter.

Je pense cependant que, malgré les doutes ainsi formulés, il est possible de distinguer une culture nobiliaire polonaise en tant que formation culturelle distincte, et cela non seulement parce que son existence a été attestée dans leurs travaux abondamment documentés par de nombreux chercheurs. Le plus important, c'est que cette culture possédait certains traits spécifiques uniquement de la Pologne, traits qui ont justement joué un rôle particulièrement important à l'époque des partages. Je situerais en tête l'idéologie politique de la noblesse en tant que couche dominante. Cette idéologie prenait corps dans la sphère, sans aucun doute la plus étendue en Europe, des privilèges d'état et, ce qui s'ensuivait, des droits politiques de l'individu. Dans aucun pays, je pense, les privilèges d'état n'ont joué un rôle aussi important, d'une part dans la formation d'une conscience nationale uniforme chez la couche dominante, et, de l'autre, dans le resserrement des liens rattachant cette noblesse différenciée sous le rapport ethnique, à l'Etat polonais. C'est eux, à n'en pas douter, qui, en définitive, ont préservé de la dissolution la République à l'époque de l'invasion suédoise (milieu du XVII^e s.), c'est eux aussi qui ont fait que la noblesse de la Prusse Ducale, étrangère par l'esprit et la langue, réclamera encore dans la deuxième moitié du XVII^e siècle son retour sous le sceptre polonais.

L'ensemble de ces privilèges justement porte dans l'historiographie et les belles-lettres le beau nom de « liberté d'or », auquel on attache aujourd'hui une nuance nettement péjorative. N'oublions pas cependant que, au moins au XVI^e siècle, donc à l'apogée du parlementarisme polonais, la « liberté d'or » ne signifiait pas encore que tout était permis à la noblesse, mais que tout n'était pas permis (avec spécification) au pouvoir supérieur. Elle équivalait donc au respect des droits de l'individu appartenant à l'état noble ; et il convient ici d'attirer l'attention sur la proportion immense de la population (en comparaison

avec les autres pays) appartenant à cette couche (8 à 10⁰/o de l'ensemble de la population de la République appartenait à la noblesse²). C'est elle aussi qui jouissait des privilèges aussi fondamentaux que *neminem captivabimus* (interdiction d'emprisonner sans verdict du tribunal), liberté d'expression et d'impression, égalité devant la loi, et cela indépendamment de la fortune et de la place occupée sur l'échelle sociale. A cela correspondait une autonomie territoriale très évoluée et une large représentation de l'état ainsi qu'un sentiment profond de la nécessité pour le pouvoir de respecter les lois existantes³. N'oublions pas que tant qu'a existé la République nobiliaire, aucune noble n'a été brûlée pour sorcellerie, aucun noble n'a été frappé de peine capitale pour raison de religion (à l'exception du prétendu athée, Kazimierz Łyszczyński, en 1689). Cet état de choses se doublait de la conviction que, premièrement, chacun est libre d'exprimer ses opinions politiques et religieuses et que cette liberté est illimitée, du moins en théorie. Et si quelque chose l'entravait dans la pratique, c'était plutôt des considérations de conformisme politique (le désir de se ranger à l'opinion de l'ensemble de la noblesse) que la crainte des sanctions ou de la disgrâce du pouvoir supérieur. Dans les autres pays, on instruisait sans cesse les sujets de la manière dont ils devaient craindre le souverain ; en Pologne, on prenait d'assez grandes libertés avec le roi. Si l'on arrivait à calculer au moyen d'un ordinateur les contextes dans lesquels intervient dans les écrits politiques des XVI^e et XVII^e siècles le mot « peur », il apparaîtrait sans conteste que l'on demandait assez souvent au roi de craindre ses sujets s'il enfreignait les engagements pris par les *pacta conventa* et gouvernait avec tyrannie ; très rarement, en revanche, on recommandait à la noblesse de craindre le roi.

Le citoyen idéal était celui qui — magnat, évêque ou simple hobereau, peu importe — intervenait aux Diètes pour défendre les privilèges d'état, s'opposant vigoureusement au monarque. Il est vrai que la doctrine de la légalité de la résistance au tyran était prêchée par les monarchomaques français et par les puri-

² Cf. A. Wyczański, *Polska w Europie XVI stulecia* [La Pologne dans le cadre européen au XVI^e s.], Warszawa 1973, p. 87.

³ V. à ce sujet J. Tazbir, *La République nobiliaire*, in : *Histoire de Pologne*, sous la dir. de S. Kieniewicz, Warszawa 1971, pp. 193 - 195.

tains anglais. Ce n'étaient cependant que des courants politiques se situant dans l'opposition par rapport à la réalité de fait, alors qu'en Pologne l'approbation d'une telle attitude était un des éléments de l'idéologie officielle de l'Etat nobiliaire. Il est aussi intéressant de rappeler que chez nous même les catholiques condamnaient le tribunal de l'inquisition romaine ou espagnole, voyant dans sa procédure judiciaire une violation flagrante des droits de l'individu. A l'étendue de ces droits se rattachait, secondement, la conviction que tout noble a, dans la pratique, des possibilités illimitées, puisque chacun porte en quelque sorte la couronne royale à sa ceinture d'apparat. Ceci devait avoir sur l'esprit du hobereau moyen une prise analogue à celle du mythe américain du décrocteur devenu millionnaire.

Point n'est besoin de rappeler aux historiens combien les écrivains des Lumières avaient en horreur les hobereaux pour leur esprit anarchique, leur répulsion pour un pouvoir centralisé fort, leur attachement aux privilèges, tous traits qui dressaient une des barrières sur la voie de la reconstruction des institutions de l'Etat et, conséquence naturelle, du renforcement de la souveraineté de l'Etat. Et combien la littérature romantique glorifiait cette même couche en laquelle elle voyait non seulement le gardien des traditionnelles vertus polonaises, mais aussi le principal champion des droits nationaux. Tout cela était vrai, sans aucun doute, et historiquement justifié. Il en est peu cependant qui aient voulu voir qu'au fond la petite noblesse avait toujours gardé sa personnalité, avec cette différence toutefois que, dans les conditions historiques modifiées, son attachement aux libertés individuelles et sa résistance à la tyrannie ont objectivement commencé à servir la cause nationale comme auparavant ils lui avaient nui. Par un heureux concours de circonstances, les puissances copartageantes avaient des régimes absolus et l'oppression nationale y coïncidait exactement avec l'oppression socio-politique. Or la noblesse villageoise était particulièrement en droit de dresser une longue liste de torts si l'on considère que les autorités copartageantes lui refusaient le plus souvent le droit au blason et que, après les échecs des insurrections, des villages entiers de hobereaux étaient déportés en Russie.

Dans le cadre de l'idéologie libertaire caractéristique de la noblesse, se situait aussi la conviction que l'opposition politique était non seulement chose admissible, mais une vertu civique. Tout conflit l'opposant au pouvoir était volontiers tranché aux XVII^e et XVIII^e siècles par soulèvement armé de la nation noble ; et c'était la révolte (*rokosz*) ou la confédération militaire, cette variante polonaise de la fronde. Et ce n'est pas un fait du hasard que notre première insurrection nationale ait adopté la forme de confédération (de Bar, 1768). Les citoyens de la République nobiliaire étaient sans cesse et universellement pénétrés de la conviction que l'on doit toujours contrôler de très près le pouvoir central dont la tendance naturelle est de limiter les droits de l'individu, donc de viser à l'*absolutum dominium*. Cette considération était pour une grande part justifiée, si l'on considère que tout souverain quelque peu ambitieux, qui refusait de se contenter en Pologne du rôle de président à vie, se voyait forcé de rechercher des moyens d'étendre son pouvoir, or ceux-ci ne pouvaient aboutir qu'à la violation des lois garantissant les privilèges des nobles.

Nous aurions tort cependant de n'accentuer que les aspects positifs de l'idéologie libertaire de la noblesse. Tout d'abord remarquons que la pratique infirmait ces beaux principes théoriques ; on ne craignait pas le roi, mais on tombait à plat ventre devant le roitelet local. Les mémoires de nobles du XVIII^e siècle abondent en exemples de servilisme à l'encontre des magnats. On ne s'étonnera donc pas que les boyards russes aient préféré malgré tout leur système, car si le tsar était sévère, ils n'en avaient qu'un, alors qu'en Pologne tout magnat était un tsar. On ne tremblait pas devant l'inquisition, on ne craignait pas la police secrète ou en uniforme, mais tous se ressentaient journellement de l'anarchie de la vie. Piotr Skarga, le prédicateur du roi au début du XVII^e siècle, en parle en termes bien crus : « Il dit : je ne crains pas le roi, mais fuit son voisin et tremble devant lui qui, dans cette liberté, occupe à main armée sa maison et tue et pille ses biens »⁴. Plaintes exagérées, certes,

⁴ P. Skarga, *Kazania sejmowe* [Les sermons à la Diète], Wrocław 1972, p. 137.

mais le fait est que l'anarchie se faisait sentir non seulement aux bourgeois et aux paysans, mais aussi à la noblesse elle-même.

Dans l'idéologie de la noblesse trouvait d'ailleurs parfaitement place le culte de la médiocrité, l'*apologia mediocritas*. Le bonheur de l'homme, c'est l'existence passive sur quelques arpents de terre. La couche nobiliaire est vite tombée dans une inertie transformée en programme, dont l'essence pourrait être formulée comme suit : nous ne convoitons d'autre bonheur que celui d'une existence paisible dans un domaine à nous. « Ce signe d'égalité — écrit Władysław Czapliński — mis entre la vie vertueuse et l'existence paisible à la campagne, conduisait en définitive à proclamer l'idéal d'un certain quiétisme aboutissant presque à la paresse »⁵. A la charnière des XVI^e et XVII^e siècles, on relève en Pologne l'intéressant phénomène d'apparition de nouvelles fortunes de magnats suivies de carrières vertigineuses. Si nous n'en trouvons pas le reflet dans la littérature, c'est en partie parce que l'apologie des carrières des magnats serait indigeste pour la noblesse et peu agréable pour les grands, parce que rappelant les débuts tout récents de ces fortunes et des lignées. Il y était question, certes, du pauvre hère qui, grâce au proverbial brin de chance et à sa persévérance (*disce puer latine, ego te faciam mości pan* — grand seigneur), parvenait à se hisser au sommet de l'échelle sociale, mais ce n'est pas ces récits qui donnaient le ton à la littérature moralisatrice. Sous le régime féodal, les auteurs satiriques, les moralistes et les prédicateurs stigmatisaient toujours les plébéiens qui voulaient briser les barrières sociales et d'état. Il est cependant caractéristique des conditions polonaises que même le noble tendant la main à la « fortune qui en ferait un magnat » attirait sur lui la foudre de la condamnation. L'apologie de la médiocrité et la satisfaction tirée du peu allait étroitement de pair dans la culture nobiliaire avec le conservatisme s'exprimant dans la conviction que *toute novitas in Republica ne peut être sine periculo et magna revolutione*, associée à un légalisme très poussé.

⁵ W. Czapliński, *Kultura baroku w Polsce* [La culture du Baroque en Pologne], in : *Pamiętnik X Powszechnego Zjazdu Historyków Polskich w Lublinie, Referaty*, I, Warszawa 1968, p. 194.

Les conceptions nobiliaires en matière de politique étrangère étaient marquées au coin d'un providentialisme très marqué, de la conviction que Dieu veillait sur la Pologne et ne permettrait pas qu'elle périsse. Ce sentiment a cédé par la suite la place à la certitude plus laïque de l'intervention des pays méridionaux (Turquie) et occidentaux qui, au moment le plus critique, viendraient en aide à la Pologne menacée. La foi dans les *Gesta Dei per Francos et per musulmanos* s'est avérée très tenace pendant les partages ; et quand nous lisons le dialogue satirique de Stanisław Morawski, intitulé *Politycy* (*Les politiciens*, 1839) où les politicailleurs nobles des environs de Wilno se consolent par la pensée que la France et l'Angleterre s'ébranleront inminentement pour venir en aide, nous vérifions sans le vouloir la date de l'oeuvre qui aurait très bien pu être écrite un siècle plus tard.

Des idées politiques passons aux religieuses : j'ai déjà parlé en son temps de la « sarmatisation » de ces dernières à l'époque du Baroque ; inutile donc de s'étendre une deuxième fois sur ces questions⁶. Il faudrait seulement attirer l'attention sur le fait que la transposition dans le monde surnaturel des rapports existant dans la vie temporelle, tranquillisait en quelque sorte la conscience des pécheurs qui n'avaient plus à trembler de peur devant l'inconnu. Et entre la colère de Dieu et eux-mêmes se dressait le paravent de la cour céleste où l'on pouvait recourir à l'intercession des saints. L'homme n'était donc plus sans défense et solitaire devant la face du Maître de l'Univers en qui l'on voyait plutôt un monarque limité dans ses droits qu'un seigneur despotique ou un tyran. On ne craignait pas non plus outre mesure le diable : installé non loin de Łeczyca, Boruta — ivrogne, aventurier et dévergondé — différait peu du noble moyen. Comment pourrait-il donc inspirer la peur au magnat ?

Si cependant l'on parait le monde surnaturel d'attributs terrestres bien concrets, c'est sans nul doute à cause de l'aversion pour la réflexion abstraite, tellement caractéristique de la mentalité des nobles. Plus que les considérations obscures sur le péché

⁶ J. Tazbir, *La polonisation du catholicisme après le concile de Trente*, « *Memorie Domenicane* », N. S. 1973, n° 4, pp. 217 - 240.

originel, on se complaisait dans les discussions naïves sur l'emplacement du paradis, sur l'essence de l'arbre où Eve avait cueilli le malheureux fruit, sur le jour de la semaine où Dieu avait créé le monde, etc. On manquait aussi de conceptions dans lesquelles transparaîtrait le souci de l'avenir du monde dans sa totalité. Les projets d'améliorations plus ou moins réalistes que l'on formulait, de réformes politiques et sociales, ne concernaient que la Pologne et non toute l'humanité. On pourrait dire sans doute que, conformément à la doctrine de l'Eglise, Dieu lui-même prenait soin de l'humanité, mais ce même catholicisme n'avait pas empêché la naissance dans d'autres pays de toutes sortes d'utopies brossant des visions idéales de la société réformée. S'opposant en revanche à l'enseignement de l'Eglise officielle, on proclamait d'une part l'annonce chiliaste du royaume millénaire de bonheur universel sur terre, où régnerait le Christ lui-même, et, de l'autre, l'épouvante portée au paroxysme et renouant avec le Moyen Age, provoquée par la vision de l'anéantissement de l'univers et de l'humanité dans le feu du jugement dernier dont l'approche était imminente. Ni les postulats de renouveau de l'humanité contenus dans les utopies, ni la menace de sa destruction totale, n'étaient familiers à la mentalité des nobles polonais. Hostile aux visions abstraites comme aux considérations futurologiques, elle ne manifestait aucune compréhension pour les disciplines du savoir dont l'utilité ne pouvait être immédiatement vérifiée dans la vie pratique. Elle ne s'intéressait guère non plus aux civilisations, continents et coutumes autres que ceux avec lesquels on s'était familiarisé depuis le berceau.

Cela peut sembler paradoxal, mais le monde surnaturel était plus familier à la mentalité de la noblesse, plus connu et plus compréhensible que les continents lointains et les mers récemment découverts. Ils étaient d'ailleurs l'objet de représentations des plus fantastiques, dont le trait principal était la naïveté, dont les causes pourraient être triples. Tout d'abord, la connaissance du monde et des hommes n'avait pas à l'époque des limites institutionnelles nettement tracées. L'univers du conte et de la légende y intervenait fréquemment, d'une façon difficilement dissociable, se mêlant aux faits scientifiques établis

à partir de l'observation critique de la réalité. Deuxièmement, dans tous les phénomènes de la nature, on recherchait un sens caché ; les faits les plus étranges étaient possibles si par ces « étrangetés » justement la Providence voulait donner témoignage à la vérité. Troisièmement enfin, les grandes expéditions des navigateurs des XVI^e et XVII^e siècles peuvent sans doute être comparées, *mutatis mutandis*, aux voyages cosmiques contemporains. De même qu'aujourd'hui le monde civilisé dans sa totalité admet que sur les autres planètes sont possibles des conditions de vie absolument différentes des nôtres, à l'époque des grandes découvertes les autres continents, inconnus des aïeux, étaient considérés comme des univers distincts régis par des lois propres.

Il semble d'ailleurs que surtout au XVII^e siècle la mentalité des nobles subissait l'influence de deux tendances opposées : d'une part en effet s'élargissait l'horizon géographique et le noble se trouvait confronté à des problèmes qui ne l'avaient jamais hanté jusque-là (les grands conflits sociaux dans les territoires orientaux du pays). D'autre part, sa vie culturelle était circonscrite dans les limites de sa paroisse entendue comme la cellule de base de la vie non seulement religieuse ou administrative, mais aussi culturelle⁷. A cela se rattache le problème du croisement constant dans la culture des nobles de deux courants, et notamment « l'esprit de clocher » et le caractère ouvert de cette culture. A l'époque de la Renaissance, c'est le second qui prédomine nettement, ce qui s'exprime par l'attitude de tolérance adoptée à l'encontre des « nouveautés » venant de l'étranger, à commencer par la mode et les moeurs, et finissant par les courants religieux, littéraires ou artistiques. La culture polonaise a gardé son caractère ouvert jusqu'à la fin de la République nobiliaire, bien qu'au XVII^e siècle, puis à l'époque saxonne, l'on puisse observer une certaine détérioration dans ce domaine. Ce trait avait une signification capitale après les partages : on doit y voir en effet — à mon sens — l'une des raisons pour lesquelles notre culture possédait encore à l'époque un si fort

⁷ Cf. T. Ulewicz, *Il problema del sarmatismo nella cultura e nella letteratura polacca (Problematica generale e profilo storico)*, « Ricerche Slavistiche », VIII (1960), Roma 1961, *passim*.

pouvoir d'assimilation. Il est en effet remarquable qu'au XIX^e siècle, donc au temps où la déclaration en faveur de la polonité refoulait en général vers les positions de citoyen de seconde catégorie (sans parler de l'engagement actif dans la cause nationale qui déclenchait les plus sévères répressions), les descendants des fonctionnaires autrichiens, allemands ou russes venus sur le sol polonais pour mettre en oeuvre les objectifs de russification ou de germanisation, devenaient souvent eux-mêmes Polonais. Nous en retrouvons même dans les rangs des combattants des insurrections ou parmi les conjurés indépendantistes.

L'un des facteurs qui conférait un tel pouvoir assimilateur à la culture polonaise était sans doute le fait que les représentants de l'administration des puissances copartageantes étaient en général d'extraction plébéienne, et, du fait de leurs fonctions, ils s'étaient trouvés dans l'aire de rayonnement de la culture — qui leur en imposait — des nobles terriens. Une autre raison essentielle était le caractère ouvert, déjà mentionné, de la culture polonaise ; les longues traditions de coexistence côte à côte de différentes nationalités, confessions et systèmes culturels. La troisième, et là nous devons adopter le point de vue des historiens de la littérature, c'est la fascination par la vision romantique de l'indépendance et de la lutte armée pour recouvrer l'existence nationale. Mais en fait, la noblesse a contribué pour une grande part à la création de ces trois éléments. C'est à elle qu'avaient principalement affaire les fonctionnaires autrichiens et allemands, c'est elle qui avait créé l'organisme politique appelé au XVI^e siècle — du fait de la coexistence pacifique des religions — « asile des hérétiques » et plus tard « Etat sans bûchers »⁸. L'héritage nobiliaire a enfin joué un rôle essentiel dans le développement de la variante polonaise de culture romantique, et les traditions nobiliaires et sarmates ont été à la base du nouveau modèle de type national qui devait servir d'exemple aux combattants pour l'indépendance.

Tout comme dans l'idéologie politique l'essentiel s'exprimait dans les libertés politiques de l'individu, en tête de l'éthos nobiliaire venait sans conteste le sentiment de l'honneur. Ce mot

⁸ V. à ce sujet J. Tazbir, *A State without Stakes. Polish Religious Toleration in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Warszawa 1973.

revient fréquemment sous la plume des mémorialistes nobles (avec Pasek en tête), et le *verbum nobile* était sur les lèvres longtemps avant la représentation de l'opéra de Moniuszko (XIX^e s.) sous le même titre. Tout noble devait être *eo ipso* un homme d'honneur ; cette conviction s'est perpétuée jusqu'à la première moitié du XX^e siècle. Nous retrouvons cette opinion dans le fameux code d'honneur de Boziewicz (1932) qui reconnaît aux non-nobles le droit à l'honneur à la condition qu'ils aient terminé les études secondaires, qu'ils aient fait quelque invention ou soient investis de la dignité de président d'une chambre de commerce. Le concept de l'honneur, indissolublement attaché au blason, était la source d'une susceptibilité extrême sur ce point, qui, à l'état d'ébriété, donnait lieu à de fréquentes querelles et voies de fait. Les étrangers voyageant à travers la République se plaignent souvent de l'agressivité des gros buveurs nobles, suspectant sans cesse les autres d'intentions et de desseins offensants. Les voies de fait étaient précédées de joutes à coups de langue, prenant pour point de mire justement l'honneur.

L'honneur n'était d'ailleurs pas la propriété exclusive des nobles ; l'on a déjà beaucoup écrit sur l'honneur des montagnards (avec, en tête, les brigands... d'honneur justement). Le sentiment de dignité personnelle et d'un honneur spécifique n'était pas étranger à la bourgeoisie, comme le remarque très opportunément Władysław Czapliński⁹. Les paysans eux-mêmes étaient guidés par un honneur compris à leur façon ; pourtant c'est la noblesse qui a le plus contribué au développement de ce concept et à son enracinement dans la société de la vieille Pologne, ce qui ne veut aucunement dire qu'elle ait elle-même réalisé pratiquement et dans l'ordinaire les nobles normes de l'éthos chevaleresque. Les études des critiques de cinéma nous informent que — au contraire de ce qu'on nous fait voir à l'écran — les duels chevaleresques au pistolet n'étaient pas la règle ; on tirait assez souvent sans avertissement et même dans le dos. De même pendant les incursions organisées par les nobles, on s'attaquait aux hommes sans défense, et combien souvent la levée en masse de la noblesse abandonnait lâchement le champ de bataille. On

⁹ W. Czapliński, *op. cit.*, p. 199.

doit ranger parmi les légendes la tradition selon laquelle jamais un noble n'a porté la main sur une femme ; les actes des tribunaux abondent en exemples d'un comportement tout opposé. La procédure d'honneur cessait d'agir à l'encontre des « rustres » (tout comme au XX^e s. le code de politesse de l'intelligentsia n'était pas et n'est pas respecté dans les rapports avec les personnes situées aux échelons inférieurs de l'échelle sociale). Enfin, un dualisme éthique était de rigueur : autres étaient les exigences et les critères moraux imposés à la noblesse, autres ceux qui astreignaient les plébéiens.

A ceci se rattachait d'ailleurs strictement le refus aux autres états (surtout aux paysans) de droits quelconques, et aux autres noblesses leur valeur. Selon le sentiment général, les titres de noblesse consentis aux étrangers (dits « indigénats ») n'avaient pas de valeur, puisque les Français ou les Allemands appartenant aux classes privilégiées ne pouvaient en aucune façon être les égaux des nobles polonais. La seule voie conduisant au blason était, d'après ceux-ci, celle des mérites acquis sur le champ de bataille ; le titre de noblesse acquis pour des mérites pacifiques éveillait une opposition catégorique. On ne peut donc s'étonner que sous toute l'ancienne République la Diète n'ait pas délivré plus de 1500 titres de noblesse. Il fallait user d'autres moyens pour y parvenir, ce que déplore amèrement au début du XVII^e siècle l'envieux délateur Walerian Nekanda-Trepka. L'on condamnait aussi rigoureusement les mésalliances.

Une question intéressante, c'est la sphère d'activités qui trouvait grâce aux yeux de cet état. Parmi les professions dites aujourd'hui libérales, la seule admissible était celle de juriste, peut-être parce qu'elle était étroitement liée au fonctionnement de l'Etat nobiliaire. On méprisait en revanche les médecins (qui différaient peu des barbiers), on dépréciait les artistes et l'on tenait pour rien les acteurs. Le travail manuel ne déshonorait pas le noble, mais seulement celui de la terre et dans ses propres biens, chose compréhensible si l'on considère la proportion de ceux qui en tiraient leur subsistance. Il était permis de cultiver la terre, mais la déchéance menaçait quiconque travaillait à l'atelier. Très caractéristique de la culture nobiliaire était l'hostilité envers les commerçants ; on voyait en eux des escrocs

s'enrichissant aux dépens des naïfs terriens, on jalousait leurs bénéfiques, on les méprisait enfin pour leur origine plébéienne et ethniquement étrangère. En fait, jamais représentant de cette profession n'eut en Pologne bonne réputation ; encore retentissaient chez nous les échos de l'hostilité nobiliaire pour le boisseau et l'aune, que déjà commençait la méfiance socialiste envers l'initiative privée. Méfiance poussée si loin dans les romans policiers que, si aujourd'hui quelqu'un de cette profession y apparaît, on peut dire à coup sûr qu'il est un personnage suspect, sinon le principal criminel.

Ce qui distinguait encore la culture nobiliaire de la bourgeoise ou paysanne, c'étaient des coutumes distinctes, s'extériorisant dans la manière de célébrer les fêtes tant religieuses (surtout Noël et Pâques) que familiales (baptêmes, mariages, funérailles). Mais cet aspect des coutumes ne séparait que partiellement la noblesse des autres couches. Tout d'abord parce que tous les états devaient respecter en l'occurrence certaines normes générales, instituées par l'Eglise, ensuite parce que le style de vie était conditionné ici plutôt par la fortune que par les différences d'état, par le niveau culturel, et enfin les influences étrangères. Troisièmement, dans la manière de célébrer les fêtes religieuses et familiales se manifestait le plus fortement l'osmose déjà signalée.

Qu'est-ce qui donc distinguait définitivement la culture nobiliaire dans le domaine du style de vie ? La manière surtout de remplir le temps libre dans les périodes non fériées. L'on dansait, buvait, jouait aux cartes ou aux osselets, aussi bien dans les manoirs que dans les auberges de campagne ou les maisons bourgeoises, et le fait qu'ici et là on dansait autrement, que les uns buvaient de l'eau-de-vie et les autres le miel et la malvoisie, est une circonstance mineure. Ce qui est essentiel, c'est que la noblesse et les magnats donnaient des festins et des banquets fastueux, et le luxe de leur costume n'était freiné par aucune loi somptueuse, comme on le faisait à l'encontre des bourgeois. Au contraire de la noblesse française, personne n'imposait à la polonaise le genre de bijoux qu'elle était autorisée à porter ni avec combien de mètres de dentelle elle pouvait confectionner une robe. On rivalisait par le faste et la durée des festins, le nombre

de domestiques, depuis le valet de pied jusqu'aux fous et les nains, par la qualité de l'orchestre enfin. On organisait des cortèges solennels et des illuminations, des randonnées en traîneaux dites *kulig* qui dépassaient tout ce que pouvait se représenter l'imagination la plus féconde des paysans et d'autant plus des bourgeois, on chassait. Le noble qui chassait était un chasseur, le paysan — un braconnier ; chose compréhensible, puisque la loi n'accordait la propriété des forêts qu'aux seuls nobles.

Un autre trait essentiel et distinctif de la culture nobiliaire, en plus du faste de la vie, était un savoir-vivre spécifique et extrêmement compliqué où, en fait, entrait tout : depuis la façon d'enrouler la ceinture d'apparat jusqu'à l'art de la conversation. Aux XIX^e et XX^e siècles, on reconnaissait aux éléments de l'habillement le nouveau-riche ou le provincial arrivé des coins perdus, et la conversation typique de l'intellectuel était semée de quantité d'allusions, vrais pièges pour les non-initiés. L'on ne doit cependant pas s'imaginer qu'aux XVII^e-XVIII^e siècles la question était de beaucoup plus simple parce qu'il n'existait qu'un costume de noble composé de certains éléments typiques. Ce n'est d'ailleurs pas un fait du hasard qu'il adopte sa forme à mesure que se développe la culture nobiliaire, en quoi l'on doit voir encore une manifestation de la spécificité de cette couche. Bien que tout noble portât en principe la veste et la redingote à la polonaise et la ceinture, différents éléments de ce costume étaient sujets à des modifications continues et, en plus, la veste ou la redingote variaient par leurs parements. Cette culture de tous les jours, et non pour les circonstances solennelles, subissait des métamorphoses innombrables, source d'embarras sans nombre pour ceux qui s'escrimaient à passer de la formation culturelle paysanne ou bourgeoise dans celle de la noblesse. On ne s'étonnera donc pas que Nekanda-Trepka, ce fouineur acharné de plébéiens se faisant passer pour des nobles, décrive fréquemment le plébéien trahi d'emblée par l'ignorance de ces règles du jeu de société et de comportement, et cela d'autant plus que la politesse adoptait des nuances multiples. Les manières trahissaient, certes, mais aussi le langage ; Nekanda-Trepka ne se lasse pas de rappeler que quelqu'un a été démasqué comme un faux noble parce

que « son langage était rustre et zézayant et ses manières vulgaires »¹⁰. Comme on le voit, l'Angleterre moderne n'était pas le seul pays où l'accent « étranger » fermait la voie de la promotion sociale.

Un trait assez important de la culture nobiliaire était le fait qu'elle était non seulement déconcentrée et atomisée, mais surtout rustique. La noblesse vivait en effet à la campagne, dans les manoirs essaimés sur toute l'étendue du vaste pays, et non pas dans le rayonnement immédiat de la cour royale, comme c'était le cas p.ex. de la France, abandonnant aussi l'usage instauré par ceux de la Renaissance polonaise qui construisaient des demeures dans les villes. La culture nobiliaire accentuait ostensiblement son aversion pour les grandes villes (et quelle pitié que ces « grandes villes » en Pologne), et voyait à la cour et dans la vie de cour des foyers de décomposition des moeurs et de pourriture morale. De là vient aussi l'apologie de l'homme puisant essentiellement sa substance dans le travail du sol, qui se traduit entre autres dans le culte de saint Isidore-le-laboureur, visant en principe les paysans. Le travail de la terre devait aussi sauvegarder la simplicité de l'existence de ce monde naturel. L'existence rurale déterminait aussi une approche spécifique de la notion du temps, dont nous avons amplement parlé ailleurs¹¹; rappelons seulement que l'excès de temps libre et la profusion de denrées étaient le fondement de l'hospitalité polonaise. On avait le temps et assez de place pour cultiver la vie de société qui se manifestait essentiellement dans les entretiens sur les hommes et les événements et non dans une conversation intellectuelle qui s'inspirerait des livres lus.

La couche des propriétaires de biens fonciers a donné naissance à une littérature « terrienne » de son propre cru, qui chante les charmes de l'existence rustique et les plaisirs du seigneur maître de son domaine¹². L'idéal des créateurs de ce type de

¹⁰ W. Nekanda-Trepka, *Liber generationis plebeiorum (Liber chororum)*, I^e partie, Wrocław 1963, XLIV

¹¹ J. Tazbir, *L'attitude envers les étrangers dans la Pologne du XVII^e siècle*, « Il Pensiero Politico », anno VI, 1973, n^o 2, p. 183.

¹² Cf. S. Kot, *Urok wsi i życia ziemiańskiego w poezji staropolskiej [Le charme de la campagne et de la vie terrienne dans la poésie de l'ancienne Pologne]*, Warszawa 1937.

littérature était de posséder des biens peu étendus mais bien aménagés et situés dans une région pittoresque. Toute la poésie « terrienne » faisait vibrer des cordes analogues, quelle qu'ait été la profession des auteurs ; catholiques sincères et calvinistes zélés chantaient d'un commun accord les mêmes charmes de l'existence champêtre. Toute la noblesse y avait pris goût, indépendamment de son lieu de résidence et de son origine ethnique.

Le polonais était devenu la langue commune de cette couche. A l'époque de la féodalité, les couches dominantes tendaient toujours à se séparer de leurs sujets par la langue, fait attesté par de nombreux exemples. Or la bourgeoisie de la République parlait le polonais, l'allemand, le yidisch ou l'arménien, la paysannerie le polonais, le lituanien, le ruthénien ou l'allemand. Parmi la noblesse, une partie se servait de l'allemand (en Prusse Ducale et en Livonie), du ruthénien en Ukraine. En même temps cependant aux XVII^e et XVIII^e siècles, la plus grande proportion de ceux qui parlaient le polonais — par rapport aux autres états — était attestée dans la noblesse ; en plus, nombre de ses représentants qui, ordinairement, se servaient de l'allemand ou du ruthénien, connaissaient aussi le polonais¹⁸. Ce phénomène du bilinguisme intervenait dans une mesure beaucoup moindre, semble-t-il, au sein de la bourgeoisie, et était presque inconnu dans les villages. Et le fait qu'une même langue desservait en principe toute la culture nobiliaire (ce que l'on ne saurait dire des cultures paysanne ou bourgeoise), favorisait sans conteste la formation d'une culture autonome, distincte des autres courants culturels de l'ancienne Pologne.

En plus de l'idéologie politique, des moeurs et de l'étiquette, de la littérature « terrienne » et de la langue polonaise, un rôle important dans l'autodétermination de la couche « terrienne » en tant que créateur d'un courant culturel distinct, revient sans nul doute aux arts plastiques et à l'architecture. Pour ce qui est des premiers, il convient avant tout d'attirer l'attention sur le portrait dans l'ancienne Pologne, auquel Tadeusz Dobrowolski a consacré de si belles pages dans sa monographie. En

¹⁸ V. à ce sujet S. Kot, *La Réforme dans le Grand-Duché de Lithuanie. Facteur d'occidentalisation culturelle*, Bruxelles 1953.

tête vient ici le portrait représentatif où « nous retrouvons aussi ce que l'on pourrait appeler le stéréotype du Polonais ; du Polonais en tant que synonyme, évidemment, du noble »¹⁴. Le pinceau réaliste faisait assez souvent ressortir l'expression d'assurance et d'orgueil, si caractéristique des représentants de la noblesse ; les détails du costume permettent aujourd'hui encore d'identifier facilement le portrait du noble polonais dans les galeries étrangères. Certains d'entre eux étaient en outre « parlants » : de la bouche des personnes représentées sur la toile émanaient des paroles adressées en général aux personnages du monde surnaturel. On y retrouve même des expressions humoristiques, qui reflètent en quelque sorte la mentalité des nobles. Au total, la couche nobiliaire se caractérisait par une « manie du portrait » assez poussée, ce qui trouvait son éloquente expression dans la composition de galeries d'ancêtres plus ou moins fictifs. Une variante spécifique du portrait dans l'ancienne Pologne était le portrait des cercueils, lui aussi peint avec un réalisme extrême. Ce genre de portraits funéraires est rarement attesté dans la bourgeoisie, et jamais chez les paysans.

La culture nobiliaire a aussi trouvé son reflet dans l'aménagement des intérieurs des églises. La mode profane envahissait les sanctuaires. Les habits de cour et les ornements liturgiques (p.ex. les surplis et les aubes) s'ornaient des mêmes dentelles ; les ceintures d'apparat (dites de Sluck), si aimées des nobles, servaient à confectionner les chasubles. Sur les tableaux de la Vierge (destinés à orner les églises) était souvent représenté (en bas) le fondateur ou le patron entouré de sa famille. Les blasons des patrons (collateurs) ornaient les stalles et les confessionnaux ; la fortune de la famille et sa glorieuse histoire trouvaient leur expression dans les chapelles où les familles des magnats inhumaient leurs défunts. Les presbytères construits près des églises ont conservé jusqu'à aujourd'hui l'architecture des manoirs des nobles. Il convient de remarquer en passant que cette couche a non seulement donné naissance à un costume ou une étiquette distincts, mais aussi à un type spécifique

¹⁴ T. Dobrowolski, *Polskie malarstwo portretowe. Ze studiów nad sztuką epoki sarmatyzmu* [Le portrait polonais. Etudes sur l'art du sarmatisme], Kraków 1948, p. 211.

d'architecture des logis, notamment les manoirs ou gentilhommières.

La culture nobiliaire a perpétué son action à l'époque des partages. On s'est trop peu demandé jusqu'ici comment la Pologne est entrée dans l'époque d'un siècle et demi d'assujettissement et quels facteurs ont fait qu'en 1918 la volonté de reconstruire un Etat réuni et souverain a pris le dessus sur les séparatismes régionaux. Si la nation polonaise a gardé son existence culturelle autonome et le désir de recouvrer l'indépendance, une grande part de mérite doit évidemment en être attribuée aux réformes du Siècle des Lumières, avec la Commission d'Education Nationale et la Constitution du 3 Mai en tête. L'influence des insurrections nationales et les répressions qui les ont suivies n'y ont pas été non plus indifférentes. Mais sont-ce les seuls facteurs qui ont joué ce rôle ?

Il semble que la culture nobiliaire y a eu sa grande part. Tout d'abord, sa forme originale et unique en son genre (surtout au XVII^e s.¹⁵) la distinguait toujours de la culture des pays limitrophes, circonstance qui — à l'époque des partages — devait freiner le processus de dénationalisation. En même temps la culture nobiliaire possédait toutes sortes de valeurs qui lui conféraient un grand pouvoir assimilateur (et nous en avons parlé plus haut). Deuxièmement, même les tares de la culture nobiliaire se manifestèrent comme des vertus dans les conditions historiques absolument modifiées. Le conservatisme se muait en effet en attachement au passé et à la tradition nationale, et les représentants des autres couches sociales vont dorénavant invoquer les faits et gestes des nobles chevaliers et des hetmans. L'opposition au pouvoir central et l'aversion pour l'absolutisme ont trouvé au XIX^e siècle leur exutoire dans l'attitude antitsariste et anti-impériale. La symbiose du catholicisme et du polonisme qui, autrefois, repoussait de la communauté ethnique les fidèles du luthéranisme et de l'orthodoxie, commence à présent à servir la cause nationale. Toute attaque contre l'Eglise catholique est en effet considérée en grande partie, sous la domination de la Russie orthodoxe et de la Prusse luthérienne, comme une atta-

¹⁵ Cf. A. Wołowski, *La vie quotidienne en Pologne au XVII^e siècle*, Paris 1972.

que contre la polonité, ce qui décuple dans ces territoires l'attractivité des institutions ecclésiastiques. Sous ce rapport donc, les partages ont rendu un immense service à l'Eglise, favorisant ses influences sur la vie culturelle polonaise. Ils ont aussi servi la culture nobiliaire ; si en effet elle était le premier bastion du caractère national polonais, nombre de ses traits étaient loués au nom de la sauvegarde des intérêts nationaux. Les faits et gestes des nobles chevaliers et des hetmans seront invoqués même par les représentants du mouvement paysan qui y verront un élément important de la tradition historique, décisif pour le caractère national distinctif. D'ailleurs, aux yeux des étrangers, le Polonais commence à être identifié au noble.

La culture nobiliaire a conservé en Pologne sa force d'action encore dans la période de l'entre-deux-guerres, bien que de toute évidence nombre de ses éléments aient constitué un obstacle majeur dans l'oeuvre d'édification d'une société moderne. Après 1944 aussi, des vestiges de cette culture ont gardé à maints égards une certaine vertu d'attraction (rappelons en passant l'intérêt accru pour toutes sortes d'armoriaux). Il semble cependant que la réforme agraire comme le recouvrement pour la seconde fois de l'indépendance ont créé des conditions favorables à une discussion impartiale des péchés et des mérites par lesquels cette culture a marqué la vie de l'ancienne Pologne. Il n'y a plus en effet aucune justification qui pousserait à la défendre à priori en tant que bastion de la polonité et des traditions nationales, tout comme il n'y a plus aucune raison de l'attaquer violemment en tant que culture de la couche des nobles « terriens », toujours encore dangereuse au stade de la reconstruction institutionnelle de l'Etat, puisque au résultat de la réforme agraire, cette couche a cessé d'exister. On peut donc commencer des recherches vraiment objectives.

(Traduit par Lucjan Grobelak)